

Pour un regard féministe matérialiste sur le queer. Échanges entre une féministe radicale et un homme anti-masculiniste

Sabine Masson, Léo Thiers-Vidal

Revue Mouvements

Numéro Sexe : sous la révolution, les normes

no20 –2002/2

Voici un dialogue inhabituel dans lequel questionneur et questionné ne cessent d'interchanger leurs rôles. Conclusion de la femme comme de l'homme, la pensée dite « queer » les interpelle, mais aussi les dérange et ils en expliquent ici les raisons.

Léo Thiers-Vidal : Pour toi, est-ce que le queer se définit contre le féminisme ?

Sabine Masson : Je vois vraiment au centre du queer une nouvelle manière de rejeter les catégories binaires de sexe, de même qu'une nouvelle problématisation des sexualités qui mettent ces catégories au défi. Le queer renvoie à « un ensemble de discours et pratiques associés à la transgression des frontières de la différence des sexes et de l'hétéronormativité. [...] Être queer [...] c'est mélanger les genres [1] ». D'où le poids dans la théorie queer de la critique post-structuraliste du concept de genre contre sa tendance croissante à se confondre avec « sexe » et laissant dans l'ombre les pratiques et discours du/sur le corps rompant cette correspondance [2]. Cette critique du genre rejoint celle de l'hétérosexualité : l'analyse de la masculinité et de la féminité s'est structurée autour de l'acceptation sociale de l'hétérosexualité comme la norme des relations humaines [3]. La théorie queer s'érige contre tout essentialisme des catégories, par son insistance sur l'aspect performatif des pratiques du corps et des discours revendiquant de « choisir son genre [4] ». Le queer marque donc une forte rupture avec le féminisme, puisqu'il relativise très fortement l'idée d'un vécu commun aux femmes. Une question qui me paraît trop souvent passée sous silence c'est : avec quel féminisme ou quel usage du genre le queer rompt-il ? Il s'agit le plus souvent du « féminisme académique » ou du genre « canonisé [5] », au sein d'un contexte anglo-saxon qui a intégré théoriquement et politiquement la critique féministe.

L. T.-V. : D'où vient selon toi le queer par rapport au féminisme ?

S. M. : Premièrement, je pense que la théorie queer trouve une origine dans la critique de l'oppression hétérosexuelle et dans l'histoire récente des mouvements sociaux : à travers l'alliance d'une partie des lesbiennes aux gays – suite à leur oppression/marginalisation dans le mouvement féministe – dans une lutte contre une société homo/lesbophobe et contre le contrôle du corps et de la vie des personnes homosexuelles atteintes du sida [6]. Le queer s'est élevé également contre les aspects idéologiques de l'oppression hétérosexuelle, notamment contre la perception hétéro-centrée de beaucoup des études et théories féministes. Je pense aussi que le queer est issu du contexte plus spécifiquement théorique et littéraire du post-structuralisme nord-américain, qui insiste sur la fragmentation des catégories et l'analyse des discours qui s'y rapportent. Ces courants trouvent une inspiration philosophique centrale dans l'analyse foucauldienne du discours, en ce qu'il norme et fixe les comportements (hétéro)sexuels, et produit du pouvoir. Celle-ci s'appuie sur le rejet d'une conception du pouvoir comme « opposition binaire et globale entre les dominateurs et les dominés [7] » et incite à « l'autocritique des identités et discours que nous adoptons comme partie de nos luttes [8] ». Plus largement, je place le queer dans un vaste contexte idéologique marqué par le rejet de l'analyse en termes de rapports sociaux et qui présuppose la fin de la modernité, des classes, des utopies, du travail, et maintenant : du genre ! Ce n'est pas un hasard si le queer se distingue des études gays et lesbiennes et des « politiques de l'identité », qui ont mis l'accent depuis le début des années soixante-dix sur la défense des droits des homosexuel-le-s, et passe à l'analyse du langage et des discours qui produisent un savoir et des pratiques autour du sexe [9].

S. M. : De la pensée féministe radicale, perçue comme « anti-mec », ou du queer, laquelle te semble-t-elle pertinente pour un travail masculin sur l'oppression des femmes ?

L. T.-V. : Une des leçons principales que m'a apprises mon implication avec des féministes et lesbiennes radicales est de prendre conscience de ma position sociopolitique, spécifique et structurelle d'homme hétérosexuel et de ses implications psychologiques, épistémologiques, sociopolitiques incontournables [10].

Mon éducation participative à la domination masculine me permet d'avoir une perception et action misogyne, des outils de dominant, et une place matérielle privilégiée. Mon éducation vers et assimilation de l'hétérosexualité/socialité ont parachevé cette position sociale de dominant. Le féminisme matérialiste fonctionne entre autres comme un miroir reflétant ma position matérielle de privilégié, m'ouvrant les yeux et les tripes sur le vécu lié aux positions subordonnées selon l'axe de genre puis de race, de classe... Il fournit des outils d'analyse et de lutte concrets, applicables immédiatement dans mon vécu des rapports sociaux de genre et dont l'efficacité m'est confirmée jour après jour. Sans ce matérialisme, il me semble impossible d'agir avec pertinence contre l'oppression des femmes par les hommes. La pensée queer par contre ne me renvoie pas vers une position privilégiée mais incite par l'accent qu'elle met sur la performativité, la sexualité, le discursif, à se croire indépendant des structures sociales. Comme si je pouvais aller vers où bon me semblait, et que quasi toute transgression de l'ordre symbolique hétéronormatif était politiquement pertinente. Comme si nous étions tou-te-s des atomes libres survolant genre, hétérosexualité et oppression des femmes par les hommes. Ça ne risque pas trop de faire comprendre aux hommes que c'est plutôt une restriction de notre pouvoir et marge de manœuvre qui serait nécessaire...

Ce qui m'inquiète sérieusement, c'est de voir réapparaître une revendication masculine « pro-féministe » se servant de la critique queer du sujet « femmes » pour minimaliser ou rejeter la notion de groupe social « hommes [11] », donc de l'oppression genrée. La volonté de démontrer l'existence de plusieurs axes oppressifs et la nécessité de les penser simultanément se transforment ici en négation d'une homogénéité des hommes bien matérielle et réelle vis-à-vis des femmes : violences, appropriation et exploitation hétérosexuelle/sociale, exploitation domestique, androcentrisme épistémique... Cette négation politique (qu'on avait déjà connue dans sa version marxiste pointant du doigt les fameuses femmes bourgeoises [12]) est renforcée par l'accent quasi exclusif mis par la pensée queer sur les registres d'analyse discursive, littéraire ou identitaire qui me laissent une impression de légèreté, de jeu. Où sont donc passés les fondements du féminisme ? Un jeune homme découvrant les enjeux sexe/sexualité/genre à travers une grille de lecture queer ne risque pas, à mon avis, de prendre conscience de la violence brute, fondamentale et omniprésente qu'infligent les hommes aux femmes à travers le monde. Il ne risque pas non plus de comprendre en quoi la mixité de genre est un lieu de violence permanente pour les femmes, d'où l'illusion de pouvoir participer de plain-pied aux luttes et études féministes et non depuis une position sociale et un point de vue problématiques, de dominant.

L. T.-V. : Que t'apporte le queer en tant que féministe radicale ?

S. M. : Le principal apport de la pensée queer au féminisme, à mes yeux, c'est qu'elle critique l'invisibilisation de la (hétéro)sexualité et la reproblématise. Si les théories féministes radicales ont souvent mis en évidence les liens entre l'appropriation/exploitation des femmes et la contrainte à l'hétérosexualité, il n'empêche que peu ont théorisé l'hétérosexualité comme système d'organisation sociale indétachable de l'analyse du patriarcat. Le féminisme, même radical, laisse ainsi globalement intact l'« imaginaire hétérosexuel [13] », notamment dans certaines études sur la division sexuelle du travail [14]. D'un point de vue matérialiste justement, cette manière de penser le genre – et non pas l'« hétérogenre [15] » – sans penser la sexualité, épargne trop l'idéologie et le pouvoir liés à la norme hétérosexuelle. En ce sens, je trouve le queer potentiellement inspirant sur la question de l'articulation des axes de pouvoir. Un autre aspect qui m'a stimulée dans la pensée queer, c'est qu'elle rend attentive à « l'essentialisation toujours possible » des concepts, notamment celui de genre. Est-ce seulement parce que le mot s'y prête bien ou plutôt parce que tout concept est menacé par ce type de glissement ? Je penche pour la seconde solution. Cette critique peut donc nous servir pour traquer les distorsions et détournements de nos propres concepts. Cela recoupe une réflexion toujours utile sur la question de l'institutionnalisation du féminisme et des études genre, et sur ses biais idéologiques éventuels.

S. M. : La critique queer des politiques identitaires t'inspire-t-elle des pistes pour la question de l'identité masculine ?

L. T.-V. : Il me semble que la pensée queer et la pensée féministe matérialiste s'accordent jusqu'à un certain point sur la question sexe/genre : ni l'un ni l'autre ne sont simplement naturels, évidents, hors du champ politique et social. Si elles peuvent s'accorder sur le fait que le sexe « biologique » est une production politique permettant l'oppression des femmes à travers la hiérarchie hétérosociale/sexuelle, et que le genre n'est rien d'autre qu'une construction sociale donc transformable, elles ne semblent pas s'accorder sur les

objectifs politiques de cette transformation. La pensée queer me rappelle les analyses en termes de rôles sociaux de sexe : si elle a abandonné la notion de fondement biologique, elle oblitère de façon comparable la question du pouvoir, de la hiérarchie [16] et des intérêts sociaux qui motivent l'adoption d'une identité dominante [17]. Ce n'est, par exemple, pas tant la binarité de genre qui me révolte que le fait qu'elle résulte d'actes oppressifs et s'inscrit dans un continuum de violence. À mes yeux, l'identité masculine n'est rien d'autre que la forme humaine spécifique que prend l'oppression actuelle des femmes par les hommes d'où ma relative absence d'intérêt pour une « transgression ou resignification » de l'identité masculine. Autrement dit, cela ne m'intéresse pas de voir multiplier différentes masculinités puisque celles-ci n'exprimeront que différentes façons d'exploiter et d'opprimer les femmes. Oppression sauce macho, gay, transgenre, genderfuck, vanille-S/M... ? Non merci !

Ainsi, du côté des hommes, la prise de conscience de la position sociale oppressive aboutit souvent à revendiquer une autre masculinité. Il me semble pourtant que nous avons (à l'opposé des groupes sociaux opprimés pour lesquels la revendication identitaire reste une question de survie) à faire un chemin vers le refus d'identité genrée donc l'abolition de l'identité masculine. Cette abolition ne peut d'ailleurs que passer par la mise en place d'autres rapports sociaux abolissant progressivement le genre et créant de nouveaux ingrédients relationnels humains. L'utopie du non-genre me semble d'ailleurs bien plus radicale que la création de nouvelles recettes « post-identitaires », à l'aide d'ingrédients entièrement marqués et structurés par l'oppression des femmes par les hommes.

L. T.-V. : De ton côté, comment formules-tu une critique féministe matérialiste à la théorie queer ?

S. M. : Ce qui me dérange le plus c'est que j'y vois la disparition de la question de l'oppression (genre, race, classe) et des rapports sociaux. La fluidité, voire l'irréalité du genre, et la possible dissolution des identités par la performativité visualisent le changement à partir d'actes individuels contre-culturels [18]. La critique matérialiste me paraît essentielle sur ce point : l'effet d'un détournement ou d'une réappropriation des catégories demeure limité par son contexte social et historique. Ce dernier disparaît justement de la rhétorique queer, pourtant clairement allusive à un environnement urbain nord-américain. Après un an de travail de terrain avec des femmes indiennes au Mexique, je ressens un réel malaise devant le décalage béant entre la lutte de ces femmes pour des droits fondamentaux et l'interprétation des pratiques S/M comme la fin du genre ! L'immense entrée « queer » met à plat les relations de pouvoir et les constructions divergentes de l'identité sexuelle en fonction de la race ou du genre [19]. À rejeter toute référence aux catégories et groupes sociaux, à mettre l'accent sur leur hétérogénéité et l'impossibilité de généraliser, elle entretient aussi un mythe du point de vue de « nulle part [20] » qui contribue à l'invisibilisation du pouvoir. Un autre aspect que je reproche au queer, c'est qu'il fait l'impasse sur les apports du féminisme radical et du lesbianisme radical. La déconnexion entre sexe et genre est déjà au cœur de l'analyse matérialiste du patriarcat et nous permet de penser la variété des associations ou détournements possibles entre sexe et genre. Quant au lesbianisme radical [21], sa critique de l'hétérosexualité comme système fondamentalement interdépendant du patriarcat lui vaut une double marginalisation : dans le queer et dans le féminisme.

S. M. : La critique queer de l'hétéronormativité t'interpelle-t-elle en tant qu'hétérosexuel ?

L. T.-V. : De nouveau, c'est encore auprès des lesbiennes radicales que je continue de puiser le plus de confrontation théorique et politique. Aussi, mon travail consiste avant tout à aménager avec les femmes les relations intimes, concrètes de telle façon que l'asymétrie de pouvoir soit amoindrie, par exemple à travers la non-cohabitation (renforçant la prise en charge symétrique du travail domestique, le non-envahissement de l'espace personnel des femmes, le choix explicite des rencontres), mais également la non-monogamie (coupant court à l'appropriation exclusive, renforçant l'indépendance affective et les alternatives relationnelles pour les femmes). Mais le lesbianisme comme stratégie politique pour l'abolition des genres exige bien plus que cet aménagement « éclairé » de l'hétérosexualité : la fin des relations hétérosexuelles en tant que telles. Or, à ce niveau, il est clair que je n'ai pas (encore ?) accepté de perdre certains privilèges en termes d'accès affectif, social et sexuel aux femmes. Mais c'est bien en ces termes politiques précis que je continue de me formuler les enjeux sexe/sexualité/genre et que la malléabilité politique des différents registres humains m'importe : l'homosexualité m'intéresse dans la mesure où elle représente une alternative à une sphère cruciale de l'oppression des femmes. Quant aux questions liées à la non-monogamie, la bisexualité, la S/M ou le travail sexuel [22], elles m'intéressent non pas en tant que « transgressions ou resignifications post-identitaires » mais

comme des possibles outils de déconstruction de l'oppression des femmes dans ses dimensions sexuelles/relationnelles. Et bien que la sexualité soit un des lieux cruciaux de l'oppression des femmes, il ne faudrait pas oublier que l'oppression des femmes par les hommes est loin de se limiter à ce champ du vécu humain...

S. M. et L. T.-V. : Pour résumer, si la pensée queer nous interpelle dans sa remise en cause de l'hétéronormativité, elle nous dérange dans la mesure où :

1. Elle déconnecte genre de sexe, mais néglige le fait que le genre est un système politique d'organisation des humains en oppresseurs et opprimés.
2. Elle traite la dimension discursive de l'hétéronormativité comme fondamentale, et non ses structures sociales hiérarchiques.
3. Elle sur-visible la dimension sexuelle au détriment d'autres dimensions comme la division genrée du travail, l'exploitation domestique, etc., ainsi que les autres axes d'oppression de race, de classe, de continent...
4. Elle manque fondamentalement d'utopie radicale et accentue avant tout des modes d'action individuels au détriment de modes d'action collectifs en vue de l'abolition du genre.

NOTES

[*] Respectivement doctorante en sociologie et doctorant en philosophie politique.

[1] C. Saint-Hilaire, « Crise et mutation du dispositif de la différence des sexes : regard sociologique sur l'éclatement de la catégorie sexe », in D. Lamoureux, *Les limites de l'identité sexuelle*, Les Éditions du Remue-Ménage, Montréal, 1998, p. 24.

[2] J. Scott, « The millenium phantasy », Symposium der Hans-Sigrist-Stiftung an der Universität Bern : « Gender, History and Modernity », 1999.

[3] J. Butler, *Gender Trouble. Feminism and the subversion of identity*, Routledge, New York, 1999. R. Dunphy, *Sexual Politics. An introduction*, Edinburgh university press, 2000.

[4] C. Saint Hilaire, « Le paradoxe de l'identité et le devenir-queer du sujet : de nouveaux enjeux pour la sociologie des rapports sociaux de sexe », *Recherches sociologiques*, 1999/3, p. 58.

[5] C. Ingraham, « The heterosexual Imaginary : Feminist Sociology and Theories of Gender », in S. Seidman (eds), *Queer Theory/Sociology*, Blackwell, Oxford, 1996.

[6] Voir notamment D. Halperin, *Saint Foucault*, Oxford university press, New York-Oxford, 1995 ; R. Dunphy, *Sexual Politics...*, op. cit.

[7] M. Foucault, *La volonté de savoir (Histoire de la sexualité)*, Gallimard, 1976, p. 124.

[8] Sawicki, in R. Dunphy, *Sexual Politics...*, op. cit., p. 26.

[9] S. Seidman (eds), *Queer Theory...*, op. cit.

[10] L. Thiers-Vidal, *Rapports sociaux de sexe et pouvoir. Une comparaison des analyses féministes radicales avec des analyses masculines engagées*, mémoire de DEA Femmes/Genre, Genève/Lausanne, 2001.

[11] D. Welzer-Lang, *Et les hommes ? Étudier les hommes pour comprendre les changements des rapports sociaux de sexe*, dossier d'habilitation, Toulouse, 1999.

- [12] C. Delphy, *Penser le genre*, tome 1, Syllepse, 1998.
- [13] C. Ingraham, « The heterosexual Imaginary... », art. cit., p. 168.
- [14] Notamment chez D. Smith, *The Everyday World as problematic*, Northeastern university press, Boston, 1987.
- [15] C. Ingraham, « The heterosexual Imaginary... », art. cit., p. 167.
- [16] S. Jackson, « Théoriser le genre : l'héritage de Beauvoir », *Nouvelles questions féministes*, vol. 20, n° 4, 1999.
- [17] Voir R. W. Connell, *Gender and power*, Polity press, Cambridge, 1987.
- [18] E. Glick, « Sex positive : feminism, queer theory, and the politics of transgression », *Feminist review*, n° 64, spring 2000 ; R. Dunphy, *Sexual Politics...*, op. cit.
- [19] D. Halperin, *Saint Foucault*, op. cit. ; T. de Lauretis, « Queer Theory : lesbian and gays sexualities. An Introduction », *Differences*, vol. 3, n° 2, 1991.
- [20] S. Bordo, « Feminism, Postmodernism, and gender-scepticism », in L. J. Nicholson, *Feminism/postmodernism*, Routledge, New York, 1990, p. 140.
- [21] Voir notamment M. Wittig, *The Straight Mind and Other Essays*, Beacon press, Boston, 1992.
- [22] C. Monnet et alii, *Au-delà du personnel. Pour une transformation politique du personnel*, ACL, Lyon, 1998 ; G. Pheterson, *Le prisme de la prostitution*, L'Harmattan, 2001.